

# Lettre à Djamel

Salut Djamel ! Ce n'est que moi ! T'en rappelles-tu ? J'achetais tes recueils de poésie. Tous. Enfin, presque. Je cite au hasard : *Bivouac des certitudes. Jour couleur de soleil. L'été de ta peau. Aussi loin que mes regards se portent.* Et d'autres. Et d'autres. Tous se mettent à lettriser leurs sentiments, pourquoi pas moi ? Eux ont une ambition de pouvoir. Moi, je n'ai que l'ambition de te retrouver le temps d'une chronique. Le temps d'une blessure fertile. Et le temps d'une jeunesse évanescence. Eux veulent commander un pays. Moi, je veux commander ma mémoire. *La nuit du dedans* s'exprime, désormais, autrement en Algérie. On ne se plaint pas par poème interposé. Non, on s'asperge d'essence et on craque une allumette. Vois-tu, de là-bas, le poème incendiaire ? Une vie qui s'en va, à la pointe de sa jeunesse, dans d'affreuses cloques, à la démesure d'un pays qui n'arrive pas à parler à ses citoyens. Sauf par lettres interposées ! Ils étaient deux. Deux Oranais, Djamel. Sais-tu que j'ai une passion pour cette ville ? Non. Je ne te l'ai jamais avoué. Nous parlions de marge dans la marginalité. Déjà ? Deux Oranais, Djamel. Pour une affaire de logement. Et d'expulsion ! Et on nous dit, la main sur le cœur, que l'ADL a réglé la crise de logement. Du moins, c'est ce que mon esprit de poète rond-de-cuir a compris. Me trompé-je ?

Le printemps a pris à bras-le-corps le ciel et la mer. Il fait un temps à ne pas mettre un immolé dehors. A ne pas provoquer le citoyen. Je vois les jeunes gens et les jeunes filles de mon pays battre le pavé de leurs rêves, sans façon, l'ambition ayant valeur de rêves. Je fais ce rêve stupide de voir, un jour, pardon Djamel pour ce cauchemar, mon pays dirigé par sa jeunesse. Des trentenaires, pourquoi pas ? J'ai des choses à te dire, depuis le temps où tu as pris la clé des champs. Sans avertir. Sans regarder en arrière. Sans un dernier poème. Un dernier pot. Un dernier sourire. Aujourd'hui, j'ai l'envie imbécile de sortir dans la rue, de tituber, de ne pas marcher droit et de soliloquer, le regard pointé vers le ciel. C'est une lubie de poète. Tu connais ça, Djamel. Toi qui as été poète jusqu'au bout des ongles. Cette journée printanière a la volonté de parler, de nous dire son amour

de l'espèce humaine et de propager la joie dans toutes les chaumières. Les arbres bourgeonnent. Les fleurs fleurissent. L'herbe enfle de sa chlorophylle. Et le ciel bleuit, à n'en plus pouvoir. Nous sommes au mois de mars, vieux ! Ce mois où tu as préféré remettre l'amana à son proprio. La machine a trop donné, ce fut le moment. C'était quelle date ? Je n'en ai pas souvenir. Sincèrement, je ne m'en rappelle pas. Il pleuvait, à torrent, ce jour-là. C'est bien ça ? Que mes amis me soufflent la réponse. Je suis confus. Tu es parti. Puis, plus rien ! Tu as emporté, avec toi, ton Algérie. Ce n'est plus celle que je vis, en ce moment. L'Algérie de tes rêves a été escamotée. Il est interdit de rêver. De poétiser. La poétose, cette passion qui induit mes choix, n'arrête pas de me ramener à tes regards de démiurge insatiable.

Tu sais Djamel, à l'approche du 17 avril (j'ai déjà dit mon mot sur cette journée), jour où l'Algérie réélira son président à la puissance 4, des lettres nous tombent sur la tête comme des grêlons. Chacun y va de sa rhétorique. A qui mieux mieux. Tu te serais marré, j'en suis sûr. Peut-être que ça t'aurait inspiré quelques vers pour tes yeux insomniaques. Tu dormais d'épuisement, me disais-tu à chaque fois que je pointais mon nez, quittant ma cambrousse, pour un jour de détente supposée. Untel n'est pas d'accord pour le vote, mais nous exhorte à aller voter en masse. Cette dialectique me dépasse, sincèrement. Je fais réclamation du programme de mon auguste école. Sans moi, Monsieur. Un autre demande à l'armée de ne pas s'impliquer, mais d'être le socle d'une Algérie à redémocratiser. De plus, il est prêt à endosser l'habit du sauveur : encore un autre, Djamel. Quoi dire ? Calliope doit se sentir mal à l'aise, la pauvre. Pour l'éloquence, il faut repasser. Le troisième, lui, ne va pas par quatre chemins, pour couper le cheveu en quatre ; s'il se représente pour une quatrième fois, lui qui reconnaît avoir perdu une partie de ses capacités, ceux que démentent ses porte-voix, dit-il, c'est juste parce-que nous sommes demandeurs. Rien que ça ! C'est de notre faute, si on va se farcir, encore pour cinq longues piges, un Président invisible. Ne t'ai-je pas dit que tu vas te marrer ! Apprête ta machine Japy, glisse une feuille, à tes marques, vas-y, accouche de ton poème ! Celui qui me ramènera à la raison, je l'ai perdue, celle-là. J'entends dire, aussi, qu'il a terrassé l'hydre intégriste. Grâce à lui, la paix est revenue, amerezz nnegh ! Que l'amazigh authentique fasse la tassuqelt.

Pardon de m'amuser autant, Djamel, le sujet est autrement grave. Je n'arrive pas à me retenir. On nous dit que le «printemps arabe» nous guette, sans nous dire que si ce printemps existe, c'est parce qu'il y a eu des présidents qui ont squatté, à vie, le koursi. Comme chez nous ! Il faut m'élire, puis après, je vous promets une constitution qui vous redonnera la parole. Donc, le pouvoir ! Ainsi qu'une démocratie participative. Quid des quinze années de règne passées !

Marre-toi, marre-toi, l'Algérie a perdu la raison. Et ses dignes enfants, avec. Que les stratèges qui battent la campagne, d'Adrar, de Sour-El-Ghozlane, et d'ailleurs, nous commentent la lettre, sous forme d'épître, et son subliminal message. Ses codes. Ses secrets. Ses non-dits. Jusqu'à ses oui-dits. Pardon pour cette audace langagière, je ne pouvais pas la rater, celle-là. On nous dit que les boycotteurs sont des aventuriers. Je veux bien l'admettre. Admettez, de votre côté, qu'on dise de vous, les quatrièmandateurs, des aventuriers. Comme ça, on sera quitte ! On a peur des urnes. Oui, j'en ai une peur tellurique, car, je sais ce qu'il en ressortira. On nous le répète, à l'envi. Après le 17, on fera. Après le 17, on réalisera. Après le 17, on dira. Après le 17, on démocratisera. Après le 17, on résoudra. Après le 17, on décidera. Le cas échéant, le chaos est à notre porte. Il nous entoure. Nous encercler. Nous guette. Nous met en joue. Te rappelles-tu, Djamel, comment nos parents nous faisaient peur ? Avec Bichouh ! Plus tard, j'ai appris qu'il s'agissait, en fait, de Bugeaud. Ou avec Boubritte, et sa chkara. Pas celle de la corruption. Un malheureux sac de jute, juste pour nous faire peur. Et qu'on se tienne pénard ! Plus tard, j'ai appris qu'il s'agissait de Beauprêtre. Ceux-là ont existé, comme Boccus. Prononcez Boukhosse !

J'aurais aimé écrire sur le merveilleux ensoleillement de ce jour. De ce ciel bleu azur. J'aurais aimé gambader à la campagne, sur les bords de l'oued Sébaou, ou aller revisiter ce splendide village d'Aït Zellal. Je n'ai pas pu. L'envie y était. Mais la raison d'abdiquer face aux allants du cœur. J'ai fait la revue de presse. La campagne électorale promet. Par meetings interposés. Par presse interposée. Je m'attends à d'autres missives. Je n'ai pas eu le courage de zieuter la grille des mots croisés. Décodons d'abord les lettres de nos m'khakh, et puis, on verra ! J'ai fait une longue marche. Je me suis permis, par la suite, de taper à la porte de ma librairie



Youcef Merahi  
merahi.youcef@gmail.com

préférée de Tizi, j'y ai vu des bouquins allongés sur les étals, espérant un acheteur/lecteur de bonne volonté, il y en avait aujourd'hui, surtout les jeunes. Un seul sujet revenait, en leitmotiv : le quatrième mandat ! J'ai tenu le coup, autant que possible. J'ai écouté. J'ai tenté de répondre. Mais je n'avais qu'une seule idée, sortir me farcir une once de soleil, flâner, rêvasser, rentrer à la maison et plonger dans une suite poétique de Djamel Amrani qui manque à mes horizons. Je voulais mettre de côté «ces» lettres qui polluent mon quotidien barbelé et faire comme si le destin a pris le bon côté de mon pays. Djamel, frère de souffrance, je ne rencontre plus personne déambuler (tu n'as jamais aimé ce verbe, tu me l'as dit, je m'en rappelle) dans les rues, à Alger assurément, exhibant son dernier recueil au regard étonné des passants et des passantes. Alger n'est plus «Alger», juste un enchevêtrement de rues, et Tizi, éviscérée, en son centre, une mésaventure urbanistique. On s'immole à Oran. A Ghardaïa, on a tracé, désormais, la ligne de sang. On nous dit qu'on peut sortir très tard, la nuit, sans risque, oui, dans des voitures blindées et une garde prétorienne. On ne nous dit pas l'architecture de guerre qui décore nos maisons. Et nos HLM. Même s'il y a des choses encore à te dire, Djamel, j'arrête là ma lettre. Juste un salut fraternel. Et à bientôt !

Y. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com  
@hakimlaalam



## Al-Hamdoulillah ! L'article 88 enfin actionné !

Dans sa lettre aux Algériens, Abdekka promet de mettre toute son énergie au service de l'Algérie. Toute sa quoi ? Toute son énergie ?

Aïe ! Aïe ! Aïe ! On est mal barrés !

Et si nous étions passés à côté, à quelques centimètres à peine sans nous en rendre compte ? Je lis et relis la lettre de Abdekka aux Algériens, et c'est là. C'est bien là, écrit noir sur blanc : LE CANDIDAT BOUTEFLIKA A ACTIONNE CONTRE LUI-MEME L'ARTICLE 88 ! Le candidat sortant-rentant contredit personnellement, de sa belle plume, le certificat médical attestant qu'il est en bonne santé et en mesure de diriger le pays 5 ans ! Ce ne sont plus les méchants opposants qui le disent. Ce ne sont plus les médiocres journalistes qui l'affirment. Ce ne sont même plus les rares images de ses encore plus rares apparitions qui le montrent. NON ! C'est lui, Abdelaziz Bouteflika qui le révèle enfin. Sa lettre aux Algériens est le premier vrai bilan de santé depuis sa deuxième hospitalisation au Val-de-Grâce l'an dernier. Maintenant, il faut que les constitutionnalistes, les juristes et tout ce que compte ce pays comme savants de la loi nous disent ce que prévoient les textes algériens lorsque c'est le Président en personne qui actionne contre lui-même

l'article 88. Ce cas de figure est-il envisagé par la Constitution algérienne ? Si c'est oui, que compte faire le Conseil constitutionnel ? Si c'est non, que compte faire là aussi le Conseil constitutionnel ? Dans les deux cas, l'effort de transparence produit par Abdekka est à saluer bien bas. Il a sauté le pas. Oui, bon, je vous le concède, l'image d'un chef de l'Etat condamné au fauteuil roulant et qui aurait sauté le pas est un brin douteuse, mais le sentiment est sincère. Il faut rendre hommage à Si Abdelaziz d'avoir de sa propre initiative enfin déclenché le processus du 88. Jusque-là des voix s'étaient élevées pour le recours à ce segment de loi. Mais sans suite ! Là, maintenant, présentement, y a plus de frilosité à avoir ! Il suffit juste de lire, de relire la lettre du Président-candidat aux Algériens. Médicalement, elle est d'une précision terrible de vérité. Je suppose même que le médecin qui a délivré le certificat de bonne santé à Boutef' a dû pâlir et même défaillir lorsqu'il a pris connaissance de cette lettre. Mettez-vous à la place de ce pâtre toubib. Il reçoit un illustre patient qui lui demande la délivrance d'un certif' attestant de sa bonne santé. Et quelques jours après, le même patient écrit à 38 millions d'Algériens, leur révélant à la ligne ...88 de sa missive qu'il est très malade. De quoi fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.